

Liberté

Au Nord du monde

Lucie Grégoire

Danses

Volume 43, numéro 4, novembre 2001

URI : id.erudit.org/iderudit/32920ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grégoire, L. (2001). Au Nord du monde. *Liberté*, 43(4), 26–30.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Au Nord du monde

Lucie Grégoire

La découverte de l'immensité des étendues du Nord et du silence qui s'en dégage, a touché ma sensibilité déjà sollicitée par les espaces désertiques et isolés. L'Arctique ouvre l'imaginaire vers un univers marqué par la dominance des glaces et la blancheur de la lumière. Les espaces démesurés du Nord, leur allure préhistorique, révèlent la force et la puissance des éléments à leur état brut. Ils stimulent les sources mêmes de l'émotion et de l'inspiration, transformant mon processus de création et ma vision chorégraphique. À la suite de mon dernier séjour dans l'Arctique, j'ai créé Vers le haut pays (1992).

Dans ce pays, les choses n'apparaissent qu'à travers la fixité du temps.

C'est le silence à perte de vue.

Le corps dérive et se rencontre lui-même, au bout du monde.

Les gestes sont mesurés. Les voix contenues.
La vie condensée, ramassée, gardée, conservée.

Le corps se dresse. Il se tient là, fixe, à l'image du paysage nordique.

Un point immobile. Tension extrême de cette terre polaire.
Un corps désincarné, datant d'avant l'humain.

J'assiste à la lente progression de ces bêtes silencieuses que sont les bœufs musqués. Elles défilent, masse impassible, le regard ancré dans l'indifférence du temps qui passe. Comme si elles avaient toujours été là, érigées dans la nuit la plus longue.

Dans ce désert de pierres, le troupeau ondule comme une résonance

À travers les fragments d'une mémoire oubliée, ravagée.
Impression d'une immense résignation à l'ordre des choses.

Jusqu'au jour où leur corps tombe.

Il s'est déposé là pour mourir, pour s'enfoncer dans la terre de l'Arctique.

Carcasse sur la roche froide.

Leurs os blancs restent imprégnés de vie. La chair calcinée par la froideur de l'hiver.

Leurs poils au vent se dispersent

Comme autant de spectres vivants dans la lumière.

La solitude à l'infini.

Une silhouette s'avance dans l'immensité d'un jour.

Son mouvement est perçu dans son infime lenteur.
Ses pieds brisent le silence.

L'esprit se minéralise. Le corps devient lichen.

Le temps s'étale sur l'horizon.

Contempler ce paysage, c'est perdre le sens des proportions.

Chaque objet, chaque chose est isolée, détaillée, détachée du paysage.

La perception du loin et du proche entraîne une dérive de la vision.

L'œil tente de cerner à distance, en constante mutation.

Vers de nouvelles directions.

Le sommet du monde nous projette dans l'horizontalité.

Le Nord comme réel.

Illusion

Ou plutôt pénétration dans ce temps en suspension

Qui rend compte de l'éphémère présence des choses.

Les sens se déploient pour appréhender cette réalité fragile où tout peut arriver.

Rien n'arrive dans le repos de cette terre glaciale.

Faire ce silence, cette immobilité, cette grandeur.

Verser l'image dans la danse. La faire basculer dans le geste.

Tout ce qui excède devient inutile. Économie.

Ne rien retenir : tout s'échappe dans l'écoulement du temps.

La peau, le sang, les muscles, les os, le corps entier participe à ce dénuement.

La marche et l'attente : Aller vers l'horizon – Être dans le paysage

Marcher ou ne pas marcher

Assis, debout, regarder

Simplement être là

Avec et dans le paysage

Au-delà des âges

Au fond des choses

Seul le regard existe

Lenteur d'une marche. Longue migration dans la nuit polaire.

Confrontation avec l'espace clos.

Retrouver le quotidien, l'urbanité. Un seul guide : la nécessité.

Dire le Nord, c'est désapprendre.

Un désir : se fondre dans l'ignorance et l'humilité de cette terre érodée.

Le corps doit naviguer dans les parois de ses propres vestiges.

L'écriture du geste se fait dans le silence du corps.

Le mouvement naît de l'immobilité.
Il apparaît comme inscrit dans l'infinitude du temps
À la recherche d'une trace vulnérable.

Une danse peut naître.
Une danse solitaire, encore et toujours.